

LE JOURNAL
DE
GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne ! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE
PARAISSENT TOUS LES SAMEDIS



VENTE EN GROS
chez Mme Veuve MELIN
Rue Quatre-Chapeaux, Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION
LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON
Avis. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 7 fr. par an. (Prix unique)
ANNONCES... } PUBLICITÉ POPULAIRE
à prix très réduits
S'adresser : 20, rue Cavenne, 20

EN ATTENDANT L'HOTEL DES INVALIDES



GNAFRON. — Nom d'une grolle!... en être réduits, moi à jouer de la vielle et Chignol de la clarinette, c'est pas Dieu posse!...
GUIGNOL. — Te décourage pas, Gnafron, dans deux siècles nous aurons l'Hôtel des Invalos.

(Voir la suite à la 2^e page).



Les Invalides du travail

Ça que vous devez rigoller, mes chers belins, en nous voyant, ce pauvre tami Gnafron z'et moi, gagner notre pauvre existence à la sueur de nos croquenods. Quoi t'esse que vous voulez ?

Voilà le chiendent ! Aujourd'hui on méprise les vieux, en un mot tout ça qu'esse vieux. Ya plus de regrollages possible, on porte du neuf, rien que du neuf. Le neuf esse melieur marché que le vieux, aussi depuis bientôt sepetante-dix-huit semaines mon baquet de science et quilà de Gnafron sont z'à sec, les tire-pieds sèchent sur plante, nos gosiers sèchent par suite de pépie, les plantes elles-mêmes sèchent sur place, y a que la plante des pieds qui sèche pas.

On s'était dit tous les deux z'en chœur l'un après l'autre, Gnafron z'et moi : ma pauvre vieille y a pus moyen de gagnasser sa pauvre existence ; y paraît qu'y a t'un asile pour les vieillards, pour les pauvres travailleurs, qu'ont pas de pain aux pieds et de grollons à se mettre sous la dent, vons z'y, c'esse pas loin, z'en Sainte-Foy. Comme faut z'avoir passé la quarantaine, ça te va, t'en es sur, tes nonante ans, te seras sûrement z'admis. On approche... Rien que d'y dire ou d'y penser ça m'en fait froid dans le dos, brrrr, brrrrr. En fait de vieillards, z'enfants, y a z'un concierge, le n° 2, attendu que le mîméro un esse défunté à la peine, en essayant les murs probablement. On s'adresse au pipelet z'en fonctions, que nous arreluque comme de tourtes. Que donc qu'y vous prend ? Que je lui dis, est-ce que vous vous troussiez mal ?

— Pas du tout, Messieurs, qu'y nous répond, mais y a si longtemps que je vivais retiré de ce monde (ne voyant parsonne) que la vue de quequ'un de vivant me fait du bien.

— Mais c'esse donc pas t'ici la maison de retraite pour les invalos ?

— Mais si, elle avait d'abord cette destination, mais... tenez j'ose pas vous raconter, on me casserait de ma place, et si j'ai de ce poste hérité, c'est pas sans peine.

Nous entrons tous les trois... brrrr, qu'y fait froid ! on se dirait z'aux catacombes.

— Prenez votre manteau, ou plutôt je vas vous prêter z'une couverture que vous mettez sur vos épaules, qui nous dit, car plus on avance plus il fait froid.

— Nom d'une grolle, jabotait Gnafron, c'essé pire quasiment qu'aux grottes de la Balme, j'ai déjà mes rhumatismes que me tombent sur les agacins.

— Il ne faut pas vous arrêter, nous dit le pipelet, sans ça vous seriez comme la femme de Lot, vous seriez changés en sel.

— Eh ben ! me dit Gnafron, faut z'envoyer les murnicipaux dans ces salles pâtre, pour leur z'y faire vitrer de près l'humiditance.

C'esse z'une abomination de la dersolation ! plus on avançait, plus on s'embourbait. On visita les salles dont les boiseries étaient pleines de champignons (y paraît même que c'esse le pus clair des revenus du pipelet). On descendit, ou plutôt on débaroula dans les caves, tellement les escaliers étaient en vermoulance. Les caves ! c'était le plusse mieu chouette.

Maginez-vous, mes agneaux, de grandes boutasses, couvertes, sans air, ni jour, pleines d'eau et de guer-nouilles ; mèmement qu'avec les champignons ça fait quasiment partie des appointements du pipelet. On arreluque les fondations presque toutes minées et vermoulues, et tout ça après six ans d'existence. C'esse raide. Bien mieuusse, le pipelet toujours complaisant, nous annonça que comme son prédécesseur, il y laisserait sa peau, car y fallait s'attendre soit z'à un écroulement par l'eau, soit z'à une castatrophe en cas de feu, car tout esse en bois. Vous pensez ben que nous nous sont z'ensauvés, moi z'et Gnafron, et qu'on courre encore.

Voilà mes bozons, tout de même là où passent les finances de la ville, l'argent des pauvres contribuables ; si y a pas de quoi aller se neyer z'en Saône, ma parole.... Et dire qu'on y a fait l'engloutissure de 1 million huit cent mille francs ! C'est ça que n'en paierait de regrollages, et qu'y z'y aurait de quoi n'en boire de cempotes, pas vrai, Gnafron ?

Seulement, ça n'a jamais t'été fait sariusement. L'architecte a fait ses plans, qu'ont pas sariusement z'été examinassés, les matériaux n'étant que de foutue camelotte. Les pauvres vieux vétérans du travail étaient sûrs de pas y faire long feu. C'était comme qui dirait l'éteignoir de la vieillesse.

Mais, nom d'un tire-jus ! que vous me direz, alorsse pourquoi qu'on a pas prit de précautionnances, et qu'on a fait faire de sampilleries comme ça ? Tout bonnement, mes agneaux, pour pouvoir faire un emprunt mirifique, à seule fin de faire l'école de santé meletaire (qu'esse un vrai chef-d'œuvre de construction) et autres constructions choquenosofigues.

Comme le populo aurait fait de boucan, on a promis les invalos, mais comme ça n'arregardait après tout que de pauvres bougres, on n'a pas mis de besicles pour arreluquer le projet et la construction ; aussi aujourd'hui, c'esse bon à rien, ça vaut pas deux sous de melette !

On a jaboté d'en faire un lycée de jeunes filles... Oh, ma mère ! Où donque y se trouvera un gone assez dénaturé pōur y faire entrer ses enfants, les rendre culs-de-jatte ou plein de z'écrouelles. Pas de ça, Lisette ! Quand z'on a fait sarvir le bullion, faut le boire, et le meilleur moyen de tout sauver et d'arrivasser z'à une bonne solution, c'esse d'appeler à notre aide un tremblement de terre ou la pioche des vieux travailleurs. Seulement, le populo esse bien bon enfant, mais faut pas cependant le croire si bugnasse pour qu'y se rebiffasse pas z'à la fin. Que les conseillers murnicipots et le grand'maire fassent la méditance de c'te fable, que j'ai sensément tiré de ma jugeotte pour la circonstance.

LES DEUX RENARDS

Certain renard, rusé, très vieux mais très malin (Les renards le sont tous, direz-vous ? je suppose, Les fables ont cent fois rabaché même chose Aussi suis-je d'accord avec vous, c'est certain). Or donc, maître renard, plus rusé que nature

Était un vieux finaud, possédant plus d'un tour ; Il était du pays connaissait maint détour, Maint truc si vous voulez, et mainte farcissure, Ses pareils l'écoutaient, respectaient ses avis Ne contrecarrant pas sa décision maline, Sa voix était si douce, et partant si caline, Que chacun l'approuvait et se tenait tapis. Il profita souvent de cette omnipotence Pour leur faire approuver sans qu'ils n'en soufflent mot, Le projet d'un emprunt, quelque nouvel impôt, Ou maint projet boiteux, dont je n'ai souvenance. Un docteur de l'endroit, un jeune et beau renard Qui l'écoutait souvent en mordant sa moustache, Résolut un beau jour de lever son panache, Et de montrer à tous qu'il n'était pas jobard, A notre vieux renard il déclare la guerre Oppose à ses discours d'autres plus beaux encor, Détourne les amis de notre vieux mentor, Et ne rêve rien moins qu'a le jeter par terre, Les uns, persuadés approuvent le docteur Grand émoi dans le camp, la guerre est déclarée, Les compagnons du vieux veulent de la curée D'autres flottent surtout montrant de la froideur, Le vieux s'apercevant que sa toute-puissance, Commençait à faiblir, approuva coup sur coup Les projets ennemis ; et plut ainsi beaucoup Au renard le Docteur ; ils firent alliance Qu'arriva-t-il ? Mon Dieu ! C'est fatal dans ce cas Toutes leurs décisions furent contre leurs frères, Dont on n'écoula plus les cris et les prières Et chez la gent renard, tout fut dans l'embarras

Comprenant un peu tard ce que les bons apôtres Mijotaient en commun, ils furent indignés, Aussi les deux roublards chassés et condamnés, Firent place à quelqu'un qui s'occupa des autres.

MORALE

A force de mentir, on devient odieux Et de gré ou de force il faut vider les lieux

Voilà pourquoi mes pauvres amis faut toujours ouvrir sariusement les chassiss, si vous voulez pas faire comme nous Gnafron z'et moi mendier notre pain à la sueur de nos deux animaux.

JEAN GUIGNOL.

COUPS DE MATRAQUE

Le Français, né malin, créa le vaudeville et des colonies, chèrement acquises, pour les livrer — en coupe réglée — à l'exploitation étrangère en général, et anglaise en particulier. Chacun sait ça. Mais les héros qui arrosèrent et fécondèrent de leur sang la terre d'Afrique — pour nous léguer le splendide domaine algérien, que nous administrons si mal — se fussent peut-être senti un peu moins de « cœur au ventre » s'ils eussent pu se douter que leurs rudes épreuves et le généreux sacrifice de leur vie devaient finalement aboutir à livrer aux pirates britanniques les entrailles mêmes du sol si glorieusement et si péniblement conquis.

Car il n'y a pas à équivoquer, ni à barguigner, c'est ce qui ressort clairement de la récente discussion au Sénat, de l'interpellation de M. Pauliat au sujet des gisements de phosphates de Tébessa.

CONSEIL MUNICIPAL

Compte-Rendu Kinetographique

Séance du 16 juillet 1895

La séance est ouverte à 8 heures 1/2, sous la présidence de M. le maire.

Qui monte au fauteuil avec une « pompe funèbre » triplement motivée par la triste nouvelle du décès du brave papa Guichard, la nouvelle beaucoup moins triste de l'exécution du bourreau bulgare Stambouloff — peu intéressante victime de la peine du talion — et enfin par la question que lui pose (à M. Gailleton, pas à Stambouloff) le citoyen Bonard au sujet des inhumations et d'une peine disciplinaire infligée à deux porteurs.

L'adjoint chargé de ce service est absent.

Ce qui le dispense de s'expliquer sur le cas des deux Bazouges protégés par « la blouse blanche » du sous-Thivrier Bonard.

Mais, en son lieu et place, c'est un de nos confrères qui écope d'un rappel à l'ordre de Lord-Maire, ennemi du bruit comme chacun sait, et qui menace de nous

faire expulser en masse... pour tapage nocturne.

Nous savourons notre revanche en écoutant

M. Affre prévenir M. Gailleton qu'il le questionnera à la prochaine séance sur la nomination du receveur municipal.

Ce qui fait éclore l'opposé d'un sourire sur les lèvres pincées du Maire de M. Debolo, que sa goutte gêne considérablement pour décrocher cette « timbale » postulée par son adjoint ; sans compter qu'il y a un fort tirage — en sens contraire — dans les régions ministérielles et parlementaires, où les capacités financières et les titres du sire des Étroits sont appréciés à leur juste valeur... c'est-à-dire comme des « quantités négligeables. »

Les électeurs et contribuables lyonnais peuvent donc encore espérer que cette insuffisance, gonflée de suffisance, ne sera pas admise à jouer de la grosse caisse municipale dans le concert discordant des fonctionnaires prébendés par l'Ad-mi-nis-tra-tion... en raison inverse de leurs aptitudes aux fonctions qu'ils encombrant de leur coûteuse nullité.

La commission du budget

M. Gailleton essaie alors d'aborder l'ordre du jour et propose la nomination des commis-

sions chargées d'examiner le compte administratif de 1894, le budget supplémentaire de 1895 et le budget primitif de 1896.

Dans le mot que nous soulignons, le citoyen Bonard voit un présage de sa nomination et se frotte les mains en murmurant : « C'est nous qui sont les vrais primitifs ! » — en peinture — comme en tout le reste, achève un écho qui fait honneur à l'acoustique de la nouvelle salle.

M. Masson se plaint que le chiffre de 82.000 francs pour les assurances des bâtiments communaux soit trop élevé. Il demande qu'une commission soit nommée pour étudier la création d'une caisse départementale d'assurances.

Mais comme il oublie de compléter son ordonnance par la formule sacramentelle : « Agiter avant de s'en servir » son collègue en doctorat,

M. Augagneur demande le renvoi à la commission des finances.

Sa demande est adoptée... et Bellière se rassied enchanté d'avoir posé ce lapin à son confrère. Si avec ces deux praticiens consultants la question n'est pas enterrée, c'est qu'elle aura la vie dure !...

Questions diverses

M. Bessières, après lui M. Rieublanc, proposent et font adopter une série de demandes

de congés et de dispenses militaires. Pas d'opposition.

Que vouliez-vous que fissent de simples pékins étrangers aux grandes manœuvres du recrutement ?

Il en est même du rapport de M. Vignet sur la participation des cantonniers et des jardiniers à la Caisse nationale de retraites pour la vieillesse.

Car, hélas ! ces modestes agents se font vieux comme les autres et ne peuvent espérer se retirer, avec leur chef Debolo, dans le fromage de Hollande de la Recette municipale.

Idem pour les boursiers du prix de Paris, rapporteur M. Coste-Labaume, et pour le crédit des dépenses imprévues de l'exercice 1894, dont M. Augagneur lit le rapport.

Il s'en dégage une impression si navrante que

M. Gailleton se lève alors et, sur un ton lugubre, prononce l'éloge funèbre de M. Guichard, député du Rhône, proscrit du 2 Décembre.

Il invite le Conseil à se rendre en corps à ses obsèques et le Conseil continue sa séance.

Tout en s'associant au juste tribut d'éloges rendu à l'excellent homme, au bon citoyen et au républicain éprouvé que fit le

L'honorable préopinant — et c'est bien le cas de le qualifier ainsi pour le différencier essentiellement de ceux dont il dévoilait, avec une vigueur et une franchise toutes patriotiques, les scandaleux agissements — a fait un tableau saisissant de l'incurie et des tripatouillages administratifs qui se sont donné libre carrière, en plein département de Constantine, au préjudice de nos nationaux et au profit éhonté des écumeurs d'Albion, conduits à la curée par une bande d'Alis-Babas tous plus maires, conseillers généraux et fonctionnaires les uns que les autres.

Il a démontré — aux applaudissements des pères conscrits, qui n'eurent pas, hélas ! assez de virilité pour aller jusqu'au bout de son ordre du jour — que

« Si la question des gisements de Tebessa était résolue, nos agriculteurs n'auraient plus à redouter aucune concurrence.

« Ce sont des gisements vraiment féériques qu'on estimait à trois milliards de tonnes, exploitables dans des conditions merveilleuses de facilité, et ce sont des Anglais qui les détiennent actuellement avec un bénéfice de douze à quinze francs par tonne. » (*Mouvements.*)

Vous croyez peut-être qu'on va leur faire lâcher prise et prononcer la déchéance de concessions entachées de tous les cas de nullité les plus flagrants ? Pas le moins du monde ; et, pour un rien, on breveterait ces procédés illégaux et subreptices « avec garantie du gouvernement. »

Ecoutez plutôt M. Cambon (Jules, pour la chambre), gouverneur général, se délivrant lui-même un certificat d'impeccable attitude et déclarant avec une candeur stupéfiante « qu'il n'est là, ni pour contester, ni pour affirmer les faits allégués ; quant aux fonctionnaires incriminés : sa commission d'examen en trois personnes l'a saisi d'un rapport portant qu'elle n'avait trouvé aucun document à la charge de ces agents et aucun document à décharge. (*Exclamations ; bruit prolongé.*)

Et M. le Commissaire du Gouvernement — qui a bien la binette de l'emploi, c'est-à-dire l'aspect d'un véritable anglais anglicanant — descend de la tribune aussi content de lui que le Sénat l'est peu, et cède la place à M. le Ministre, lequel avoue imperturbablement que les concessions attaquées ne sont pas irréprochables, mais que toutes les formalités ont été accomplies.

« Le préfet de Constantine aurait dû faire une enquête et aviser le gouvernement ; mais l'administration algérienne ne se préoccupe que d'une chose :

c'est de faire aboutir ses combinaisons électorales. Et puis la préfecture avait l'intention de distribuer les concessions entre ses protégés. »

On en sera quitte pour lui donner de l'avancement, en l'envoyant dans un département dépourvu de phosphates.

Quant à la Société française, qui postulait la concession d'un gisement pour 18 ans seulement à 1 franc par tonne — alors que l'homme de paille du commis de préfecture, servant de rabatteur aux anglais, l'obtenait d'urgence pour 25 ans à 50 centimes par tonne ! (*historique*) — M. Leygues ne la connaît pas et s'en fiche comme lord Salisbury de l'évacuation de l'Egypte.

Il ne s'intéresse qu'aux concessionnaires britanniques, M. le Ministre, et n'accepte que l'ordre du jour *Barbey* — nom d'un chien ! — « comptant sur la fermeté du gouvernement » (à maintenir les spoliations et prévarications anglo-prélectorales) voté par les vieux tous du Luxembourg.

Fort heureusement, la question mal enterrée ressuscitera devant la Chambre, et nous verrons bien si l'Algérie française — devenue la vache à Cambon — restera livrée toute vive aux chacals anglais !

RATAKOU.

Concours du Conservatoire

Les concours publics de fin d'année des élèves du Conservatoire auront lieu comme suit :

A l'Hôtel-de-Ville. — Le lundi, 22 juillet, à 9 heures, instruments à vent (cuivre) ; à 2 heures, violoncelle, violon élémentaire et contrebasse. — Le mardi, 23 juillet, à 9 heures, instruments à vent (bois) ; à 2 heures, piano élémentaire et clavier.

Au Théâtre des Célestins. — Mercredi, 24 juillet, à 1 heure, violoncelle, violon et chant. — Jeudi, 25 juillet, à 2 heures, déclamation. — Vendredi, 26 juillet à 2 heures, piano supérieur. — Samedi, 27 juillet, à 2 heures, ensemble d'opéra.

RÉSULTATS

DES CONCOURS A HUIS-CLOS

Solfège. — Jeunes filles. — Rappel de 2^e prix (unanimité), Mlle Marie Pouillé, élève de M. Baumann. — 2^e prix (unanimité) : Mlles Florine Gruel, élève de M. Baumann ; Marie Mulhauser, élève de M. Baumann. — Françoise Régner, élève de M. Baumann. — 1^{er} accessit (unanimité) : Mlle Marguerite Carre, élève de Mlle Bas. 1^{er} accessit : Mlles Marie-Louise Dusserre, élève de Mme Bernard ; Jeanne Julhiet, élève de M. Bauman ; 2^e accessit : Mlle Madeleine Poulet, élève de Mme Bernard.

digne papa Guichard, nos édiles s'étonnent que Lord-Maire n'ait pas eu un seul mot de regret ému pour l'accident fortuit qui vient de couper les deux poignets, de crever un œil et d'introduire une balle dans le dos au boucher bulgare Stambouloff.

Que diable ! entre « dictateurs » on se doit un peu plus d'égards... malgré quelques différences de latitude, de méthode et de tempérament.

Le conseil décide que la commission du budget sera composée de deux membres par arrondissement.

M. Gailleton voulait que le Conseil consacrat le principe de la nomination de deux conseillers par arrondissement pour composer la commission. On lui riposte, on l'interpelle : cette proposition est anti-constitutionnelle. On peut l'accepter d'un accord tacite, on ne peut émettre un vote à ce sujet.

Après une longue et fastidieuse discussion, l'idée de M. Gailleton est repoussée et l'on passe au vote.

Sont nommés : votants, 37 ; blancs, 2 ; majorité, 18.

Serin, 26 voix, élu 1^{er} arrondissement.
Brizon, 24 voix, élu 6^e arrondissement.
Augagneur, 23 voix, élu 2^e arrondissement.
Rivière, 21 voix, élu 2^e arrondissement.
Roussel, Rémy, 19 voix, élu 3^e arrondissement.
Thévenet Louis, 19 voix élu 4^e arrondissement.
Rieublanc, 18 voix, élu 5^e arrondissement.
Fabre, 17 voix, élu 6^e arrondissement.
Bessière, 16 voix, élu 1^{er} arrondissement.
Ballet-Galliffet, 15 voix, élu 5^e arrondissement.
Bouillin, 14 voix, élu 2^e arrondissement.
Vignet, 14 voix, élu 1^{er} arrondissement.

Ce n'est pas une Bulgarie, mais une Macédoine... de légumes, dont quelques uns paraissent indigestes à M. le Maire.

Allons, tant mieux ! il nous restera quelque chose à « ramasser » dans les épluchures.

M. Augagneur présente un rapport sur la demande de substitution faite au conseil d'une société à M. Poy, concessionnaire du funiculaire Croix-Paquet.

Le rapporteur est d'avis de rejeter la demande de cette société, à moins qu'elle n'accepte tous les engagements pris par M. Poy vis-à-vis des tiers.

Ses conclusions sont adoptées.

Elles ne manquaient évidemment pas de Poy ; car des éboulements graves se sont produits ; c'est ainsi que l'église de St-Bernard a donné coup et est très menacée. Bref plusieurs actions contre M. Poy et contre la ville sont pendantes devant le Conseil de préfecture. Si le Conseil municipal accepte la substitution, elle n'a plus aucun recours contre la nouvelle société et reste en présence de M. Poy, seul.

Et ce n'est pas assez, contrairement à l'avis de la Médée antique, dont nous Jason, en l'honneur de la « Toison d'Or » de M. le rapporteur Augagneur.

M. Robin lit un rapport sur les contingents relatifs aux chemins de grande communication et d'intérêt commun. Il se plaint, à

Chanteuses. — 1^{er} accessit : Mlle Hélène Monier, élève de Mlle Bas ; 2^e accessit : Mlle Louise Charieux, élève de M. Convent.

Jeunes gens — 2^e prix : Ludovic Rivier, élève de M. Mornay ; Hugues Poulhioux, élève de M. Mornay ; 1^{er} accessit, François Bonnardel, élève de M. Mornay ; Antoine Luca, élève de M. Mornay ; 2^e accessit : Paul Bourjaillat, élève de M. Funfrock.

Harmonie. — 1^{er} accessit (unanimité) : Lucien Mathis, élève de M. Luigini ; rappel de 1^{er} accessit : Jean-Marie Girardon, élève de M. Luigini ; 2^e accessit : Mlle Charlotte Castex-Degrange, élève de Mme Bernard.

L'ART DE CE TEMPS

M^{me} MIOLAN-CARVALHO

La mort frappe ces jours-ci à coups redoublés dans les rangs des artistes : Mme Miolan-Carvalho, une des remarquables cantatrices de notre époque, vient de mourir à sa villa du Puys, près de Dieppe, où elle avait coutume de se retirer chaque année.

Bien que Mme Carvalho se fût éloignée depuis longtemps de la scène, sa disparition cause un grand vide dans l'Art Lyrique contemporain : nombre de principaux sujets de l'Académie Nationale de Musique et de l'Opéra-Comique ne dédaignaient pas de recourir à ses conseils et pour la plupart ils n'ont eu qu'à s'en applaudir.

Mais le plus beau titre de gloire de Mme Carvalho sera d'avoir imposé au public, grâce à son prestigieux talent, l'admirable compositeur qui eut nom Charles Gounod. Pour lui, elle fut tour à tour la *Marguerite* idéale filant chastement le rouet et chantant l'adorable duo du jardin, qui renferme les plus beaux accents amoureux qui soient jamais sortis du cerveau des hommes ; pour lui, elle fut aussi *Mireille*, la poétique enfant du bleu pays de Provence, disant ses rêves ingénus près de ce Rhône « Si profond et si large » dont a parlé Jean Aicard ; pour lui enfin, elle fut *Juliette*, la frêle enfant des Capulets, et nulle, je crois, mieux qu'elle n'a jamais soupiré le délicieux *cantabile* : « Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette. » Comme la Malibran, Mme Carvalho possédait le don d'émouvoir les foules, et j'en sais plusieurs qui, en l'entendant, sentaient les larmes perler à leurs yeux.

Nous n'avons pas voulu laisser partir cette grande artiste sans lui adresser au nom de tous ceux qui gardent le culte des belles choses un dernier et respectueux adieu.

Lorsque l'on considère la vie de Mme Carvalho, on y découvre de suite la plus complète probité professionnelle, la plus impeccable correction, le désintéressement le plus absolu, et nous gageons que ceux qui ont suivi l'autre jour le convoi

de la cantatrice, ont dû se rappeler les vers si connus d'Alfred de Musset :

Meurs donc ! ta mort est douce, et ta tâche est remplie
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer. Hors de là, tout est vain !

Alfred de Musset avait raison, certes, de croire à la toute-puissance de l'Amour. Mais Mme Carvalho n'eut pas que l'amour de son art, elle eut la foi, la foi dans son talent, la foi dans l'avenir des grandes œuvres.

Ce sont là de précieuses qualités dont les artistes qui nous arrivent ne manqueront pas de faire leur profit.

Le souvenir de Mme Carvalho sera en quelque sorte comme une de ces ombres bienfaisantes dont parle Virgile, et il détournera compositeurs et artistes des extravagances qui pourraient momentanément les séduire.

Notre cher Soulyard attribuait lui aussi cette bienfaisante influence aux morts que nous avons chéris dans deux vers charmants qui s'appliquent de tous points à la grande artiste dont nous déplorons la perte :

Nos cendres ont des vertus telles,
Que lorsqu'on y sème un bleuet
Il y pousse deux immortelles.

Georges de MYRTE.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Depuis quelque temps privé de théâtre, le public lyonnais n'apprendra pas sans un certain plaisir que la tournée Simon se propose de venir donner lundi, 22 juillet, aux Célestins, une seule représentation avec le concours de Mlle Suzanne Reichenberg, sociétaire de la Comédie-Française, et de l'excellente Marie Kolb. Au programme *l'Ecole des Femmes*, comédie en 5 actes de Molière ; la *Femme de Tabarin*, le dernier chef-d'œuvre de Catulle Mendès au Théâtre-Français, et la *Peur des Coups*, un acte du spirituel Georges Courteline qui obtint un certain succès l'hiver dernier au Théâtre-Libre.

M. M. Simon ne pouvait vraiment mieux choisir pour assurer une salle comble.

CAPOTS ANGLAIS

La reine Victoria a conféré à lord Rosebery la plus haute des dignités écossaises, l'ordre très ancien et très noble du Chardon.

Et nous reconnaissons, bien volontiers, que jamais décoration ne fût mieux méritée ; car cet ex-Premier Ministre avait une façon de « braire » le souvenir moyen-âgeux de la bataille d'Azincourt, qui le désignait tout particulièrement à la Joyeuse Commère de Windsor, pour être régala de cette haute distinction écossaise.

Quant à son successeur Salisbury —

ce sujet, que la ville de Lyon soit imposée pour les chemins vicinaux proportionnellement beaucoup plus qu'elle ne devrait l'être et qu'elle en arrive à payer pour le département du Rhône.

Vive approbation dans la poche de tous les contribuables lyonnais.

M. Augagneur appuie cette manière de voir et dit qu'on devrait d'autant mieux dégrever Lyon pour ces contingents qu'on a supprimés dans les communes du département l'impôt des prestations.

Bien dit ; mais, pour prendre sa revanche de la précédente escarmouche docturale,

M. Masson combat cette théorie.

Les conclusions du rapporteur sont adoptées.

Et au pied du mur, on voit le Masson déconfit, pour la seconde mais non pour la dernière fois.

Les correspondances des tramways

M. Penelle présente enfin au Conseil une question intéressante, dont nous nous sommes occupés souvent.

Il s'agit d'un privilège accordé jusqu'à ce jour aux porteurs de correspondances des tramways donnant un droit d'entrée avant tout autre voyageur.

Un arrêté préfectoral avait annulé ce privilège.

Devenu un abus scandaleux et brutal, auquel nous félicitons et remercions chaudement M. Rivaud d'avoir mis fin avec son esprit de justice et de décision coutumier.

Le Conseil municipal approuve cet arrêté, à la condition qu'on distribuera des billets les jours d'affluence.

Ce projet est adopté.

Espérons que la Cie des Tramways daignera maintenant l'appliquer, dût son fructueux et abusif commerce de « correspondances » en souffrir le dimanche et les jours fériés.

Le conseil donne une allocation complémentaire de 3,000 fr. au sculpteur Aubert, pour la statue de Bernard de Jussieu.

Qui reste de *marbre* devant cette libéralité artistique.

Il vote 5,000 francs pour l'exécution d'un buste de la République, à placer dans la nouvelle salle des séances du conseil.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

Et renvoyée au 5 août, pour permettre à nos conseillers de distribuer les prix, qu'ils n'ont pas mérités.

U. MAURICE TIC.

que nous honorons d'une égale antipathie — il paraît qu'il va mâter « en cinq sec » la diplomatie franco-russe, laquelle — sans être dirigé précisément par des aigles bicéphales — vient de rompre avec l'habitude séculaire et invétérée de se laisser rouler par les pirates britanniques.

Les menaçantes rodomontades du chef des *torys*.. dicules nous paraissent heureusement « quantités aussi négligeables » que la vertu de la fameuse comtesse, son aïeule contemporaine d'Edouard III, qui perdit sa jarrettière — et même quelque chose de plus — en dansant avec ce monarque une gigue de l'époque.

On comprend avec quelle légitime fierté le noble marquis, chef du nouveau ministère anglais, porte le glorieux ordre de chevalerie créé en mémoire de cet incident : ça lui fait une belle jambe !

Mais il ne trouvera plus devant lui — prête à fuir dans son trou — la craintive « souris blanche » qui laissa bombarder Alexandrie et abandonna l'Egypte aux forbans outre-Manchots, qui l'occupent encore temporairement ; car M. de Freycinet, mettant à profit ses loisirs politiques, vient d'écrire un essai pour une étude de philosophie scientifique, œuvre de savoir pur d'où la politique est soigneusement écartée.

Une préface accompagnera cet ouvrage, qui est, dit-on, d'une haute portée.

J'ai infiniment plus confiance dans celle de nos canons pour faire remporter à John Bull une « capote anglaise » au jeu de pharaon, en ne lui laissant de l'Egypte que les oignons pour pleurer.

La même mésaventure pend au nez de ses acclaytes italiens, qui peuvent s'apprêter à repasser la mer Rouge, s'ils ne veulent y être contraints par nos amis cosaques, appelés à leur tailler de sérieuses croupières en Afrique.

On mande, en effet, de Saint-Petersbourg que le fils du négus Menelik d'Abyssinie est arrivé hier par la ligne de Dialistock ; il est accompagné d'une

nombreuse suite de dignitaires, parents du négus, officiers et prêtres.

On ne paraît élever aucun doute quant aux motifs de la présence de la mission à Saint-Petersbourg. A Rome on en est très alarmé : il ne s'agit rien moins que d'offrir au csar le protectorat sur l'Abyssinie.

Et comme cela ne se refuse pas entre coréligionnaires orthodoxes, il ne restera plus aux *macaronis* qu'à « filer » — et plus vite que ça — comme ils en ont d'ailleurs pris l'habitude sur tous les champs de bataille terrestres et maritimes où ce siècle les a vus rosser : à Custozza et à Lissa, à Saati et à Dogali, en attendant qu'ils apprennent une fois de plus, à leurs dépens, que « tout chemin mène à Rome ».

O. HÉLÉGONE.

BIBLIOGRAPHIE

Nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs le *Don Juan, grand journal littéraire illustré*, 18, rue Feydeau, à Paris.

Le *Don Juan* publie des nouvelles et chroniques de nos auteurs les plus aimés. Ses illustrations sont signées Balluriau et sont des plus suggestives et des plus originales.

Le *Don Juan* est en vente dans tous les kiosques et librairies de Lyon au prix de dix centimes.

Casse-Cou !

« S'il faut en croire un journal officieux, lors Salisbury, au cours d'une entrevue cordiale et même intime (sic) avec le baron de Courcel, notre représentant, aurait parlé du projet déjà soulevé il y a quelque temps d'un voyage de M. Félix Faure en Angleterre.

« L'insistance avec laquelle cette question revient sur le tapis tendrait à prouver qu'il ne semble point déplaire à priori à M. Félix Faure de visiter la Grande-Bretagne, où il compte de nom-

breuses relations, notamment dans le monde industriel et commercial. »

Tant pis pour lui ! et nous n'en ferons pas compliment à notre Président, qui perdrait bien vite — en laissant poindre le bout de l'oreille *anglomaniac* — la naissante popularité acquise, jusqu'ici, par la correction de son attitude.

Nous voulons espérer, pour lui, que ses nombreuses visites aux hôpitaux lui auront enseigné que la pire des maladies présidentielles et ministérielles est l'*anglophilie* incurable et mortelle... même en suivant le régime du docteur Clémenceau qui — pour atténuer, aux yeux de sa clientèle, les effets de cette répugnante affection — essaye de se traiter publiquement par l'homœopathie, quoique condamné irrémisiblement par son célèbre confrère consultant, le docteur Herz (Cornélius) connu surtout par ses remarquables expériences *in anima vili* sur le « diabète truqué. »

Nous engageons vivement M. Félix Faure à méditer ce « ras » lamentable — *Aoh ! yès !* — et à ne pas se laisser induire en *Tararaboum-de-Herz* par contagion du virus britannique, atténué par lord Dufferin dans le « bouillon de culture Ribot » avec le perfide espoir de le lui inoculer. Sinon, gare à la banqueroute de sa Présidence ! — comme dirait dom Brunetière.

**

Un fait typique vient, d'ailleurs, de corroborer notre rappel au prudent *Times* et ceux D...ufferin et dona fermentes :

« A l'ambassade d'Angleterre, les garçons de bureau de la chancellerie, qui, de tout temps appartenaient à la nationalité française, viennent d'être remplacés par des Anglais. »

« Cette mesure est évidemment d'ordre politique. » Et montre surabondamment que les pirates d'outre-Manche méditent contre nous quelque mauvais coup et craignent les indiscretions de leurs *larbins* français, susceptibles d'avoir conservé — même au service de l'odieuse Albion — une dernière lueur de patriotisme.

Nous serions curieux de savoir main-

tenant — par réciprocité — à quelle nationalité appartient la domesticité de M. le baron de Courcel, ambassadeur de France à Londres ?

**

En attendant — sous l'orme — une réponse édifiante à cette question, nous lisons dans une Revue britannique que « le fils de l'émir de l'Afghanistan et les officiers de sa suite, invités à un dîner de gala offert par les fonctionnaires de l'administration des Indes, mirent tout bonnement dans leur poche, en se levant de table, les pièces d'argenterie qu'ils trouvèrent à leur convenance.

« Le colonel Talbot dut leur faire comprendre que ces choses-là ne se faisaient pas en Europe, où il n'est pas d'usage de donner en cadeau à des invités les couverts dont ils se sont servis. Nasrullah-Kan restitua alors les objets. »

Offrant ainsi à ses amphitryons un exemple de probité, que les Anglais feraient bien d'imiter — eux qui ne restituent jamais rien de tout ce qu'ils *pick-pocketent* aux quatre coins de la mappemonde.

FRANGIN.

SPECTACLES DE LYON

Eldorado

Tous les soirs grand succès de la troupe russe, chanteurs et danseurs remarquables. Continuation des représentations des *Vingt-huit jours de Clairette*, dont le succès s'affirme de jour en jour.

Concert de l'Horloge

Le succès des concerts d'été de l'Horloge se continue tous les soirs. La deuxième de : *Les Rosières de Villevert-Newville* a pleinement réussi. Mlle Dowe, dans son nouveau répertoire, s'est vu rappeler cinq fois.

Concert des Ambassadeurs

Cours du Midi. — Tous les soirs, spectacle-concert. Dimanches et fêtes, matinée de famille à moitié prix.

L'Imprimeur-Gérant : J^e BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon

Le nouveau Fascicule

DU

DIORAMA PHOTOGRAPHIQUE

Est en vente au prix de 15 cent. (20 cent. par poste) ; il contient 6 superbes vues

VENTE EN GROS :

Chez Mme Veuve MELIN

7, rue Quatre-Chapeaux, 7

A LYON

Les demander dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux

Diorama Photographique

Le Diorama photographique comprend à la fois les reproductions de toutes les merveilles de la nature ou de l'activité humaine et les curiosités locales universellement réputées. Le lecteur, transformé en touriste, est promené dans un enchantement magique, à travers les panoramas les plus grandioses et parmi les richesses des palais, des musées et des monuments du monde entier.

Cette œuvre magnifique, parfaite dans son exécution, paraît 2 fois par semaine en fascicules de six photographies. Elle forme une collection splendide des richesses de l'univers.

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES

Diplôme d'honneur. Médailles d'or, vermeil, argent, etc., etc.

QUINA BRUNO

DÉPÔT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 f.
Bruno-Tavernier, ph., 36, quai Fulchiron, Lyon

Au Rendez-vous des Lyonnais

GRAND HOTEL, F. RENAUD, Propriétaire
à Francheville-le-Bas

Jeu de Boules — Salles d'ombrage — Tonnelles
BALANÇOIRES, etc., etc.

SERVICE A LA CARTE ET A PRIX FIXE

Bonne Cuisine bourgeoise
PRIX MODÉRÉS

ÉCURIE ET REMISE

ÉLÉGANTS !

Voulez-vous être bien habillés et à bon marché ? Allez

AU TAILLEUR PAUVRE

car il est le seul pouvant vous donner pour

29 fr. 50

un Superbe Habillement complet (sur mesures) en drap et nuances derniers genres.

C'est 66, Cours de la Liberté, et 17, rue Basse-du-Port-au-Bois.

Deux Médailles d'Or : Bruxelles 1893, Paris 1894

GRAND BAZAR de PAPIERS PEINTS

FABRIQUE. — GROS et DÉTAIL

Immense arrivage de soldes
SPÉCIALITÉ DE VITRAUX

V. ÉMERY

Rue Hyppolyte-Flandrin, 19 et rue des Augustins, 12, LYON

En face la grande entrée de l'école La Martinière

PAPIERS RICHES ET ORDINAIRES
depuis 15 cent. le rouleau

NOUVEAU

Calorifère mobile

au Pétrole

LE « TRIOMPHE »

sans odeur ni fumée

Pouvoir calorifique 10 fois plus puissant que le gaz, avec économie de 50 0/0.

BRUNNER Frères V. JOSSERAND

Dépositaire, Rue Saint-Joseph, 6

LYON

